

Anecdotes provinoises

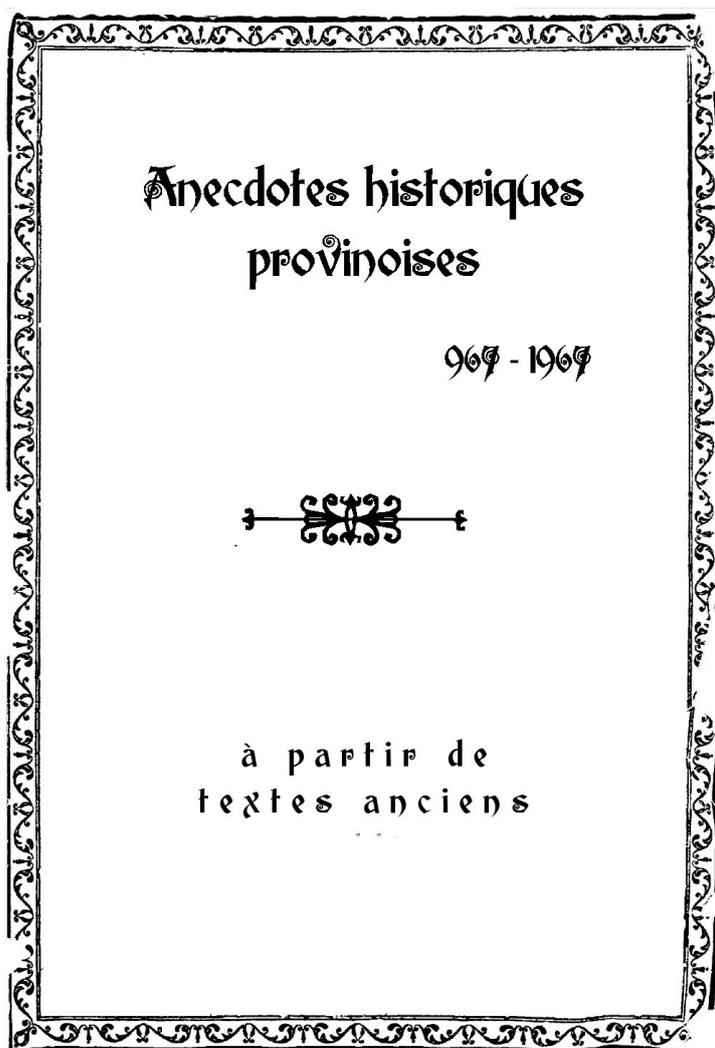
967 - 1967

Les abbayes : 10

Saint-Trond, Saint-Vaast



Saint Trond



**Vous pouvez enrichir ce recueil
en proposant vos propres recherches, analyses
ou documents iconographiques.**

**Contact :
michel.leclercq@free.fr**



Dernière mise à jour : juillet 2019

Un saint, une abbaye, une ville : Saint Trond

L'Élu du Seigneur

Antoine Courtejoie ne mâche pas ses mots : la naissance de Saint Trudon EST providentielle !

En l'année 628 du Seigneur [...] il plut à la divine providence de faire naître Trudon, l'Élu du Seigneur, de très-nobles et très-illustres parents, dans un endroit nommé Sarchinium en Hesbaie, sur le ruisseau Cizindria. [...] Cette année fut marquée au coin d'un indicible bonheur. Trudon, appelé l'apôtre de la Hesbaie parcequ'il éteignit dans ceytte contrée les restes du paganisme et amena ses habitants à la lumière de l'évangile, eut pour père le comte Wicbolde, issu du sang des rois Francs, contemporain et cousin en ligne directe de Childéric, et seigneur du vaste domaine ou comté qu'il gouvernait de son propre droit dans la Hesbaie, dans la Taxandrie et dans la Flandre. Sa mère fut la bienheureuse Adèle, de la famille des ducs d'Austrasie (74).



[Ci-contre à gauche une statue du saint dans l'église Notre-Dame de Saint-Trond, à droite un vitrail dans la même église.]

En quelques lignes, le Révérend Père Smet nous résume « la vie et l'œuvre » de Saint Trond (113).



[En 657, la date étant contestée par certains auteurs, mais elle se situe toujours vers le milieu du 7^e siècle] *St. Trudon, plus connu sous le nom de St. Trond, jetait les fondements d'un monastère dans la Hesbaye. Ses parents étaient de riches seigneurs de cette contrée et, ce qui l'emporte encore sur la noblesse, ils étaient d'excellents chrétiens. Dès sa plus tendre enfance, il n'aspirait qu'au ciel et ne faisait aucun cas des biens de ce monde que la Providence lui avait si largement distribués. Il donnait aux pauvres tout ce qu'il avait sur lui, même ses habits* (113).

Lorsqu'il perdit ses parents il se rendit, sur les conseils de Saint Remacle, auprès de Saint Cloud, évêque de Metz. *Après l'avoir fait instruire dans la théologie, [Saint Cloud] lui donna tous les ordres jusqu'à la prêtrise. [...] Trudon fit construire à Sarcing [Sarchinium], sur la petite rivière de Cisindre, une église sous l'invocation de St. Etienne et de l'apôtre des Francs St. Remy. Puis il se mit à prêcher Dieu par sa parole et par ses exemples, avec une telle efficacité que l'on eut dit que ses anciens sujets étaient devenus des anges dans un corps mortel* (113).

C'est ainsi que le Révérend Père Smet nous décrit les débuts de Saint Trond, avec un enthousiasme qui frôle l'excès !

Bientôt il eut un grand nombre de disciples et ainsi naquit le monastère de St.-Trond. [...] Il mourut le 23 novembre de l'an 693, et son tombeau devint aussitôt fameux par ses miracles. Peu de temps après on déposait auprès de ses précieux restes une partie des reliques d'Adèle, sa mère, qu'on avait enterrée à Zeelem et qui ne faisait pas moins de prodiges après sa mort que son bienheureux fils (113).

Puisqu'il est question de miracles, voici le récit fait par l'abbé* Courtejoie (74) :

Quelques jours après le décès du vénérable Trudon, son troupeau consterné, gémissant, tout en deuil, rendit, au pasteur qui l'avait constamment conduit dans les pâturages de la vie immortelle, les funèbres devoirs. [...] On célébra alors les divins offices et, à la fin des Messes, le cercueil exhala une si délicieuse odeur que tous les assistants, comme ravis en extase, sentirent s'absorber leurs sens extérieurs dans un agréable parfum de vertus. Puis aussitôt il se fit pendant une demi-heure une obscurité telle dans le temple saint qu'il était impossible de se voir, même de près.*



La statue de Saint Trond photographiée ci-dessus est exposée dans la Salle Impériale de la ville ; elle est en bois peint.

Une abbaye aux prises avec les barbares

De la fondation de l'abbaye en 657 (*abbaye bâtie par Saint Trudon à ses frais, sur la terre patrimoniale qu'il possédait à Sarchinium sur le ruisseau Cizindria en Hesbaie* (74)) aux temps plus proches de nous, ceux des dernières guerres

mondiales, ce ne furent que déchirements et batailles entre seigneurs locaux, envahisseurs, Église, souverains européens, qui tous se disputaient la mainmise sur cette région qui, par sa position géographique et la richesse de ses terres, était un lieu de passage et d'enrichissement privilégié (73). Retraçant la vie de Saint Trudon et l'histoire de l'abbaye, Antoine Courtejoie ajoute qu'il est heureux que les manuscrits latins qui lui *servent de boussole et de base, composés par des hommes de probité, de foi qui se sont succédé dans l'abbaye de St-Trudon, depuis l'an 657 jusqu'à 1797, aient été préservés des torches incendiaires des Huns, des Alains, des Saxons, des Normands, des Vandales, et puis, après, des secousses terribles qui trop souvent ont agité St-Trond* (74). C'est en se basant sur un tel manuscrit qu'il pourra confirmer la *donation faite au monastère de Saint Trudon en août 967 : 967 – Berthe, comtesse de Flandre, étant tombée malade à Sarchinium en revenant d'Aix-la-Chapelle, fit appeler son fils Arnoul, qui arriva aussitôt et l'engagea à céder au monastère la ferme* de Provin, ainsi que des bois, des prés, des terres et notamment une forêt, près de Molver et une dime près de Brusthem.*

À noter : l'erreur dénoncée par Th. Leuridan (voir volume 2) a été reprise par Antoine Courtejoie. Plus on remonte le temps, moins les sources sont nombreuses et par voie de conséquence plus il est difficile de les croiser pour obtenir des certitudes.

Mais avant cette donation, vers 883, le bourg de Sarchinum et ses environs avaient été dévastés par les Normands, qui ravageaient alors le nord de l'Europe :

Narrer les pertes et les maux effroyables que créèrent les Normands [...] serait chose impossible ; ils fondirent sur les Belges, qu'ils écrasèrent en détail après les avoir bouleversés en masse. Toutes les cruautés atroces et les vexations horribles que commirent les Goths, les Huns, les Alains, les Vandales ne font qu'esquisser les

rapines, les meurtres, les incendies par lesquels se signalèrent les Normands, qui n'étaient en réalité qu'une masse d'hommes composée de l'écume de différentes nations. Quant au monastère de Saint-Trudon [...] il fut bouleversé de fond en comble par le fléau destructeur (74).

Une période prospère

Les décades qui suivirent l'an mil, dit l'abbé* Antoine Courtejoie, furent des plus prospères et des plus heureuses pour les villageois, les commerçants qui y tenaient étals puis construisaient boutiques, les ouvriers qui, *contents et joyeux, bien payés, nourrissaient leur famille, et du surplus d'un salaire abondant se bâtissaient des demeures et se créaient une existence bourgeoise.* Le monastère reçut une tour et fut agrandi, la ville fut ceinte de remparts. C'était au 11^e siècle, les pèlerins étaient nombreux :

On se ferait difficilement une idée du peuple immense qui dans ce temps se rendait à Saint-Trond, pour y prier et honorer le Saint, ou s'y laver de l'eau d'un puits qui guérissait de la lèpre (74).

Monseigneur Gustave Boes, dans son histoire de *L'abbaye de Saint-Trond, des origines jusqu'à 1155* (272), explique comment la ville s'est développée :

Les miracles de saint Trudon, dont la renommée s'était répandue au loin, seraient le facteur providentiel qui allait mettre Adélarde [abbé de 1055 à 1082] dans la possibilité de réaliser ses grands projets. Tous les jours les pèlerins affluaient plus nombreux ; à certaines époques, non seulement l'abbaye mais même la ville fut débordée et l'on vit toutes ces foules envahir les campagnes et les villages environnants, où des tentes sommairement

dressées leur servaient d'abris provisoires. Les marchands eux-mêmes, qui, avec leurs attelages de bœufs et de chevaux, venaient à la rescousse, et tout ce monde de colporteurs, qui déjà alors vivaient aux crochets des bonnes âmes, ne pouvaient suffire à leur procurer le nécessaire. L'aubaine était belle et l'on comprend que beaucoup de ces trafiquants errants auront préféré se défaire de leurs carrioles et de leurs chevaux de charge, pour se fixer à demeure et établir un négoce à l'ombre de ce monastère, où la perspective d'une fortune rapide et facile leur souriait. Il n'est pas douteux que ce soit là l'origine du premier essor de la ville de Saint-Trond et le début de sa transformation progressive d'agglomération agricole en centre commerçant et urbain (272).

Les pèlerinages représentaient la part la plus importante des revenus, de par les dépenses effectuées dans la ville et de par les dons qu'on faisait à l'autel du Bienheureux (74), animaux, chevaux, bœufs et vaches, porcs, moutons et brebis qu'on offrait tous les jours en nombre incalculable à l'autel du saint (272) ; mais il faut y ajouter les droits sur la bière et le sel, concédés à l'abbaye par l'évêque de Metz en 1048, lorsqu'il tomba malade au monastère de Saint-Trond ; sans doute en remerciement des bons soins qu'il reçut il céda à l'abbaye les droits que l'évêché de Metz possédait sur la bière et le sel ainsi que ceux sur l'utilisation du cours d'eau qui traversait le domaine, la *Cyzindrie* (Cicindria).

À ces droits s'ajoutaient les revenus relevant des biens propres du monastère, fermes*, bois, champs, villas, dont Provin faisait partie. Parmi l'ensemble des biens attribués à la mense* conventuelle figurait *tout ce que l'abbaye possédait à Provin* (272), c'est-à-dire, précise Théodore Leuridan, *les terres, les dîmes*, les bois, les prés, les eaux et les pêcheries, avec l'église paroissiale et toutes les dépendances de la villa* (20). Le revenu de Provin était destiné au *vestiaire*, et devait ainsi participer aux frais d'*habillement des frères*. Chaque moine recevait par année un *manteau fourré, deux*

*chemises, une paire de brodequins, deux paires de sandales, une pour la nuit et une pour le jour, quatre paires de bas, une cuculle * et une tunique, un pantalon et une paire de chaussures et d'autres effets encore selon les besoins* (272).

Saint-Trond ayant donné à l'évêque de Metz une grande partie de ses biens avant de se faire ordonner prêtre, Sarchinium fit ainsi partie des domaines de l'évêché de Metz. Les évêques y possédaient le droit de battre monnaie. *L'ont-ils fait en effet ? Pour ma part je n'en doute pas ; ce droit était par trop important, il procurait tant de bénéfices au seigneur qui l'exerçait, pour supposer que les évêques de Metz aient négligé d'en faire usage* (131).



De 1050 à 1080 les abbés Gontran et Adelardus construisirent les trois grandes tours romanes, portant le nombre de tours de l'église de l'abbaye à sept, comme le montrent cette maquette inaugurée en 2009, exposée au pied de la tour actuelle, près de l'entrée des visiteurs et le sceau de Saint-Trond basé sur une reproduction proposée par la *Revue belge de numismatique et de sigillographie* en 1855.

[...] Par sa situation géographique, le monastère de Saint-Trond faisait partie du diocèse de Liège, et il était soumis à la juridiction spirituelle des évêques de ce diocèse. Quant à la juridiction temporelle, elle appartenait aux abbés* et aux évêques de Metz, par suite de la donation qu'avait faite saint Trudon de ses biens à l'église de Saint Etienne de Metz. Cependant, à partir de 1227, l'abbaye et la ville de Saint-Trond furent incorporées à la principauté de Liège, en vertu de l'échange de Maidières près de Metz, possession des évêques de Liège, contre la cité de Saint-Trond (116).

De nombreux aménagements furent apportés par l'abbé* Guillaume au début du 15^e siècle. Outre les nécessaires réparations ou améliorations du monastère, il fit abattre en ville un grand nombre de cabanes qu'il remplaça par de jolies maisons ; [...]



Le portail d'entrée du séminaire, construit en 1655, tel qu'il apparaissait en 1966 et en 2013

En 1675, c'est Louis XIV qui se rendit maître d'une partie des Pays-Bas. Il envoya vers [Saint-Trond] un corps de troupe qui y mit le siège, la prit, en démolit les remparts et la démantela. De ce moment, Saint-Trond cessa d'être considérée

partout il faisait bâtir ou réparer, planter des arbres, creuser des étangs, former des prairies, et avec tout cela l'ouvrier vivait et élevait sa famille (74).

Les épreuves continuèrent de s'abattre : les Espagnols vinrent en 1574 prendre leurs quartiers d'hiver dans la Hesbaie, qu'ils désolaient ! (74)

En 1589, décision fut prise de construire un séminaire à Saint-Trond : ce séminaire fut un trésor pour la ville ; tout en fournissant aux parents des élèves l'occasion de faire instruire convenablement leurs enfants, il attirait dans la ville un grand nombre d'étrangers qui faisaient vivre les auberges et ne retournaient jamais sans acheter quelque chose (74).



comme ville forte (74). Ce que les révolutions avaient épargné, Louis XIV, roi de France, aida à le détruire par les invasions de ses armées en Belgique. Saint-Trond eut particulièrement à souffrir des soldats français (23).

Mais à partir de 1751 – et personne ne peut nier la ténacité des Saintronnaires ! – l’abbé* Jozef van Herck se lance aussi dans la reconstruction. On lui doit la splendide flèche de l’église, de style baroque.

Le découragement, la consternation se lisent dans les dernières pages de la chronologie de l’abbé* Courtejoie. Nous sommes en 1793, quatre ans après la Révolution Française ... *Tandis que la contagion des idées décevantes préparait à l’ordre politique d’inévitables changements, et que la dépravation faisait d’immenses progrès, cruellement arrosées sur les champs de bataille du sang des Autrichiens, des Français et des Belges, les provinces Belges se voyaient réunies à la République Française et par le traité conclu entre le Général Bonaparte et l’Archiduc Charles et confirmé par l’Empereur François, la ville de Saint-Trond devenue partie intégrante de la France [...] vit ses anciennes institutions détruites et fut assujettie aux vicissitudes et au régime de ce gouvernement.*

La liberté religieuse avait été violée, les croix insultées, brisées, tout ce que nos pères adoraient, tout ce que la religion a de plus sublime, de plus saint et de plus vulnérable avait été livré à la destruction, à l’outrage, et le matérialisme, l’athéisme, l’oubli de Dieu, ou plutôt le mépris, n’avaient enfanté que des mœurs farouches et barbares et un peuple féroce (74).

Cette férocité aveugle mit à mal l’abbaye qui fut détruite. Les restes encore fumants furent vendus à des entrepreneurs liégeois, qui revendirent les matériaux réutilisables pièce par pièce... 1793 puis 1796 marquèrent la fin non seulement de l’abbaye mais aussi d’une période de haute influence régionale. De l’abbaye ne subsistèrent que la tour, le portail, le séminaire et l’infirmerie.

Au souvenir de ces nombreuses exactions, des vies brisées, des habitants opprimés, des bâtiments pillés puis saccagés, des prêtres exilés, l’abbé* Courtejoie ne pouvait approuver ni même simplement comprendre les raisons de l’invasion française. Son accablement est d’autant justifié que, nous dit le Major Eugène Cruyplants en 1912, *la Constituante* avait déclaré solennellement qu’elle renonçait aux conquêtes, la Législative ne faisait la guerre à l’Autriche que pour se défendre, la Convention ne songeait pas d’abord à l’incorporation des Pays-Bas. Le Conseil exécutif avait proclamé hautement que la Belgique ne devait ni craindre pour son indépendance, ni douter du désintéressement de la République (117).*

Saint-Trond souffrit encore sous la domination hollandaise en 1814 mais enfin la Belgique recouvra sa vieille indépendance sous Léopold I^{er}, Roi des Belges, qui fait le bonheur de son peuple, et depuis la ville de Saint-Trond fait partie de la province de Limbourg.

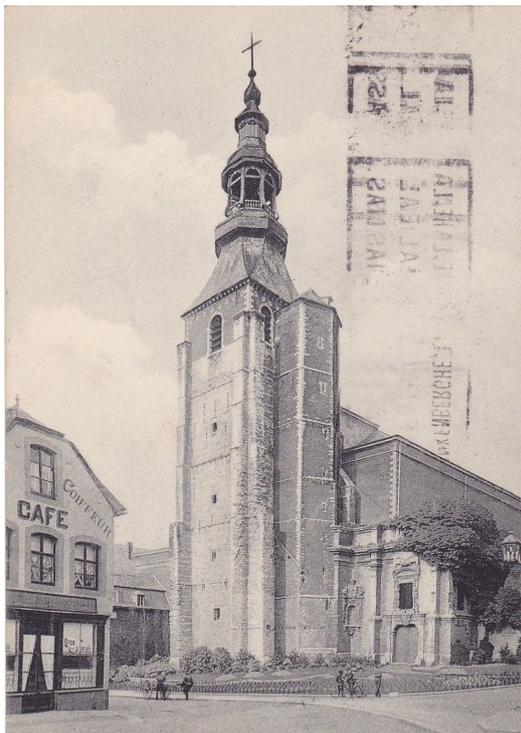
L’auteur de *l’Histoire de la ville de Saint-Trond* (74) nous renseigne également sur la vie économique de la ville à son époque (1846) : il dénombre 14 brasseries, 6 distilleries, 2 raffineries de sel, 2 fabriques de savon, 1 fabrique de tabac exotique, 7 briqueteries permanentes, 5 fabriques de dentelles outre l’établissement des Sœurs Noires, 3 imprimeries, 4 tanneries, orfèvreries, tissanderies, tuileries, corderies, poteries, teintureries, etc., 8 moulins à farine, 4 moulins à huile et 2 moulins à battre le chanvre.

Saint-Trond est aussi un lieu de rencontre régional, puisque s’y tiennent *deux foires annuelles pour les chevaux, très-fréquentées, [...] et des marchés hebdomadaires, le mardi et le vendredi pour légumes, beurre et poissons ; et le mercredi et samedi pour grains, vaches, cochons, etc.* Sans oublier la Kermesse. Située en plein cœur d’une région fruitière, la Hesbaie, en Néerlandais *Haspengouw*, Saint-Trond est encore de nos jours

une ville de marchés qui se tiennent sur l'impressionnante *Grote Markt*.

Les Saintronnaires ont décidément de la suite dans les idées : après 1843 le petit séminaire du diocèse de Liège est transféré à Saint-Trond dans l'enceinte de l'abbaye ; un pensionnat y est aussi construit ; une nouvelle église est édifiée, appuyée sur la tour.

Mais le sort s'acharnera sur le lieu de l'abbaye : le 9 décembre 1975, date encore bien présente dans la mémoire des habitants, un incendie impressionnant détruisit le séminaire et la nouvelle église, dont la flèche, qui vit sur l'une des photographies ci-après ses derniers jours. Seule la tour sera épargnée, que l'on peut maintenant visiter. La carte postale en noir et blanc date de 1914.



1914



1975

1975

2013



Les trois bâtiments paraissent être sur le même plan, il n'en est rien ; encadré par l'ancienne tour du séminaire et l'église Notre-Dame, l'Hôtel de Ville est en fait situé au milieu de la place, *Grote Markt*, la deuxième plus grande place de Belgique.



Saint Trond, église Notre-Dame à Sint-Truiden

Nous avons vu qu'en 1603 un accord était conclu entre l'abbaye de Saint-Trond et l'abbaye Saint-Vaast d'Arras. La visite de ce lieu sera le dernier point abordé avant de consacrer les chapitres suivants aux Provinois et Provinoises des siècles passés.

L'abbaye Saint-Vaast, Arras

499 : Vaast est évêque d'Arras

Citons en introduction le dictionnaire d'hagiographie de Jules Baudot, édité en 1925 ⁽¹²⁰⁾ :

Vaast, ou Waast, latin Vedastus, naquit vers le milieu du V^{ème} siècle dans l'ouest de la Gaule. Il quitta sa patrie pour aller se fixer dans une solitude du diocèse de Toul, mais l'évêque ayant découvert sa retraite l'ordonna prêtre. En 496, après Tolbiac, il accompagna Clovis à Reims, l'instruisit en chemin, guérit un aveugle en sa présence. Saint Rémi ayant occasion d'apprécier Vaast, le sacra évêque d'Arras en 499. Dans ce diocèse autrefois converti sous la domination romaine, le paganisme avait reparu avec les Alains et les Vandales ; Vaast eut à évangéliser de nouveau les populations et le fit avec succès ; en 510 saint Rémi lui confia le diocèse de Cambrai et les deux sièges restèrent longtemps unis ⁽¹²⁰⁾.



Clovis reçoit le baptême.

(122)

Pieusement soumis aux vues de la Providence, Védaste n'osa refuser un fardeau qu'il croyait trop lourd pour lui. Il eût mieux aimé vivre dans la solitude et dans la retraite : mais Dieu l'avait déjà choisi pour instruire un grand roi,

convertir une nation puissante ; il lui réservait la consolation de prêcher la foi chrétienne à des peuplades encore païennes et barbares, qui devaient précieusement conserver cette semence, la faire croître et multiplier, et, à dix siècles de distance, fournir un rempart inexpugnable à la foi catholique, qui y recruterait ses défenseurs les plus zélés, les plus dévoués et les plus énergiques ⁽¹²¹⁾.

Vaast mourut le 6 février 539. Son corps enterré, dans la cathédrale, y resta jusqu'en 667 ; alors saint Aubert, un de ses successeurs, transporta les reliques dans une chapelle qui devint plus tard l'église du monastère de saint Vaast ⁽¹²⁰⁾.

L'abbaye Saint-Vaast

Une histoire qui oscille entre catastrophes et reconstructions.

On sait quelle était l'importance, en Artois, de la fameuse abbaye royale de Saint-Vaast d'Arras, fondée vers la fin du 7^{ème} siècle par le roi Théodoric ou Thierry III. Dès son origine, les papes et les monarques, les princes de l'église et les princes séculiers*, la couvrant de leur patronage éminent, l'avaient comblée de témoignages de bienveillance. Au double point de vue spirituel et temporel, religieux et politique, elle avait reçu d'eux des privilèges, des immunités, des domaines, des revenus de toute espèce. Ses possessions, ses fiefs, les droits qu'elle percevait, étaient considérables ; elle comptait même de nombreux villages sous son autorité.

L'abbaye nous est ici présentée par M. Tailliar, dont on lira avec intérêt les *Recherches* (130).

MM. Adolphe de Cardevacque et Auguste Terninck ont en 1865 produit un ouvrage relatant l'histoire de l'abbaye, décrivant son architecture, recensant les trésors qu'elle a pu contenir (125). C'est donc à ces auteurs que nous emprunterons la plus grande partie de la description de l'abbaye.

En regard de la cathédrale Notre-Dame, [l'abbaye] érigea sa magnifique église abbatiale ; près d'elle, elle aligna ses cloîtres et leurs dépendances, tandis que, comme titre de noblesse et d'antiquité, elle laissa debout à côté de la grande église la collégiale de Saint Pierre et la chapelle Notre-Dame-in-Castro, toutes deux très anciennes. Sa fondation réelle, comme monastère, ne date que de 687, époque qui vit Saint Aubert l'élever sur les plans qu'un ange lui avait tracés, dit la légende (125).

Suit un inventaire chronologique des tempêtes que l'abbaye dut essuyer.

*En 880, les Normands vinrent dans l'Artois et ne laissèrent de l'abbaye comme de la cité que des ruines. Des précisions nous sont données par Depping dans son *Histoire des Expéditions Vikings* parue en 1844 : Le 26 décembre [880], ils entrèrent dans Arras, égorgèrent une foule d'habitants et mirent le feu à la ville. Ils ravagèrent le monastère de Saint-Vaast, d'où les moines, qui étaient sans fortifications et même sans murs, s'étaient enfui, avec les ossements de leur patron, vers Beauvais : dans la suite ils mirent leur couvent dans un bon état de défense. Ce fut avec un butin immense que les païens retournèrent à leur camp de Courtray (132).*

En 987, ce fut le roi Hugues-Capet qui, pour se venger du comte de Flandre Arnould-le-Jeune, qui refusait de le reconnaître comme souverain, vint dans l'Artois, prit sa capitale, la livra au pillage et détruisit la cité et l'abbaye (125).

Il faut relever que ce point est contesté, en particulier dans *Souvenirs de la Flandre wallonne* : *Nous le répétons : ce ne sont là que des fables, aussi bien la restitution d'Arras à Arnoul II par Lothaire, que le refus du comte de Flandre de reconnaître Hugues Capet pour roi (22).*

1135 vit un vaste incendie consumer presque entièrement l'abbaye et étendre ses ravages sur le bourg nouveau qui l'entourait (125).

En 1228 la foudre frappa l'église abbatiale, qui fut encore détruite et qui fut réédifiée de suite avec d'immenses proportions, et telle à peu près qu'elle se conservera jusqu'en 1740 (125).

Le 15^e siècle vit tomber la tour de l'église frappée par le feu du ciel, et la vit remplacer par Jean de Moy en 1410, en même temps qu'il édifia plusieurs bâtiments claustraux (125).

Au 16^e siècle Martin Asset augmenta encore les constructions de l'abbaye que nos pères admiraient encore en 1740. Son architecture n'était plus [...] homogène et l'on pouvait suivre par les différents styles de ses diverses parties toute l'histoire de l'art dans nos contrées et la série des reconstructions partielles que les abbés y avaient faites (125).*

L'église et une partie des bâtiments seront reconstruits à partir de 1743, mais la Révolution ne permettra pas l'achèvement des travaux. L'église deviendra cathédrale sous Napoléon ; le monastère accueillera le musée à partir de 1832. Le malheur

continuera de frapper Arras et l'abbaye Saint-Vaast, puisque cette dernière est entièrement détruite pendant la Première Guerre mondiale, en 1915. Elle sera restaurée entre 1920 et 1934 ... pour être à nouveau atteinte par une bombe en 1944.

Le 6 juin 1603

L'échange intervenu en 1603 des villages de Halmael et Provin entre l'abbaye de Saint-Trond et celle de Saint-Vaast d'Arras sera présenté en détail dans le chapitre *Provin au jour le jour*. L'avouerie* continuera d'être tenue par le châtelain de Lille.

La Révolution française

Les extraits qui suivent sont tirés de *l'Histoire du chapitre d'Arras*, par M. l'abbé* P. Fanien (129), qui terminait son ouvrage par un chapitre consacré aux conséquences de la Révolution.

Le dix-huitième siècle [...] se termina par une catastrophe irréparable. [...] La Révolution de 1789 allait donc s'accomplir. L'horizon politique chargé des fautes du passé, grossi des ressentiments des siècles, apparaissait menaçant. L'orage grondait et ne pouvait qu'éclater avec une épouvantable fureur. Météore sanglant, il allait renverser toutes les barrières, emporter dans sa course et le trône, et l'autel et les vieilles institutions. Les hommes, les choses, les croyances devaient être pêle-mêle entraînés par le torrent anarchique (129).

Il n'y avait pas eu de réunion des États généraux depuis 1614 : les successeurs d'Henri IV

et leurs ministres les avaient supprimés en quelque sorte pour gouverner le royaume à leur gré. [...] Dans cet espace de 175 ans, bien des choses auraient pu se modifier insensiblement, sans secousse pour le royaume et la nation ; mais, accumulées pendant une si longue période, leur changement brusque et simultané devait être inévitablement une révolution terrible pour la France et pour l'Europe (129).

Le 4 mai 1789, dans la ville de Versailles, on vit une procession, sortie de l'église Notre-Dame, se rendre à l'église Saint-Louis pour y assister à la messe du Saint-Esprit : c'était la procession solennelle des États généraux du royaume. Les députés du peuple ouvraient la marche, portant le modeste costume de laine jadis assigné aux représentants des communes ; venaient ensuite les députés de la noblesse, brillants d'or, de soie, d'hermine et de fastueux panaches après eux, s'avançaient les députés du clergé revêtus des ornements du sacerdoce, et l'archevêque de Paris, M. de Juigné, portant l'ostensoir étincelant de pierreries. À la suite du Saint-Sacrement, marchaient le roi Louis XVI, la reine Marie-Antoinette, les princes et les princesses du sang, les dames de la cour, les pairs de France et les héritiers de cette antique féodalité qui ne semblait revivre en image que pour assister à ses propres funérailles (129).

On sait quelle agitation régna bientôt dans cette assemblée qui prit le nom d'Assemblée nationale et constituante ; on sait aussi la marche incertaine et inconséquente des ministres du roi dans des circonstances si critiques. Le peuple de Paris, fier de sa liberté nouvelle, prétendit l'inaugurer par la prise de la Bastille qu'il regardait comme le symbole du despotisme. Louis XVI consentit à l'éloignement des troupes, fit un voyage dans la capitale et y adopta la révolution, tandis que ses frères émigraient à l'étranger.*

L'Assemblée nationale, aspirant à plus d'unité, de liberté et d'égalité en France, proclama l'abolition du régime féodal, des parlements et des provinces ; elle établit la Cour de cassation et divisa la France en 83 départements. Dans son irrésistible fureur de destruction, elle abolit les titres de noblesse, et, n'étant plus composée en grande partie que de bourgeois, elle voulut s'emparer des biens de l'Église. Elle supprima les vœux monastiques [...]. Violant la liberté des cultes, elle prétendit imposer de force au clergé et au peuple une constitution schismatique et janséniste menteusement appelée civile (129).

Le 21 décembre 1790, les prévôt*, doyen* et chanoines* du chapitre de la cathédrale avait rédigé contre l'arrêt du département qui lui ordonnait de se dissoudre et contre la constitution civile du clergé, une protestation aussi digne que ferme. De ce long réquisitoire, qui mériterait d'être cité en entier, retenons ces quelques questions qui sont autant de reproches :

Les limites des diocèses, sans l'intervention de l'église et contre son vœu, déplacées, confondues ? Une foule de pasteurs légitimes arrachés à leurs propres troupeaux, et une multitude de fidèles sans pasteurs*, ou, ce qui serait plus déplorable encore, conduits par des pasteurs* intrus et sans mission ? Les assemblées religieuses [...] transformées aujourd'hui en assemblées politiques, où l'on ne connaît que la qualité de citoyen, où le corps du peuple et du clergé n'est point admis, où des juifs, des hérétiques, de prétendus philosophes peuvent avoir la principale influence et où [...] se fera juridiquement l'élection des évêques et des pasteurs* ? [...] Ces grands monastères, que les Belges et l'Artois avaient multipliés à l'envi, qu'ils ont protégés si constamment contre l'injure des temps et les fureurs des guerres, frappés du coup mortel qui doit bientôt les faire disparaître de l'Église et de l'Empire ? (129)*

Indépendamment de toute considération politique, religieuse ou philosophique, il faut bien reconnaître que le sang coula. À flots et à tort. Une révolution pacifique n'est qu'utopie. L'homme s'en prend aussi aux symboles, et ceux de l'église étaient nombreux ; il fallait, par la destruction, tenter d'oublier de longues décennies d'abus. Les démolitions allèrent bon train, les profiteurs mirent du cœur à l'ouvrage.

L'abbé* Fanien déplore les dégâts commis :

Peu de villes eurent autant à souffrir qu'Arras du régime de la Terreur. Jamais les droits de l'humanité ne furent plus indignement violés alors que les droits de l'homme étaient placardés à tous les carrefours. [...]

Si la ville d'Arras pleura longtemps de voir ses familles les plus opulentes et les plus honorables affreusement décimées, elle ne regretta pas moins la perte de ses plus beaux monuments. Presque simultanément, dix églises paroissiales, deux chapelles, quatorze églises conventuelles gisaient démolies. Leurs débris amoncelés le long des rues présentaient l'aspect d'une cité récemment dévastée par la foudre. La destruction de la cathédrale devait couronner l'œuvre (1798). [...] Les édifices religieux encore debout étaient appropriés à des usages profanes. [...] L'évêché fut revendu au département, qui en fit l'hôtel de préfecture. Le cloître fut mis en démolition, et les matériaux

vendus en détails aux amateurs. Enfin le même sort atteignit Notre-Dame, cette église si belle, si majestueuse, la gloire et l'ornement de notre ville : en peu de jours le sol fut couvert de ses nobles débris (129).

Des moments de tension

Les relations entre l'abbaye et ses propriétés ne furent pas toujours sereines, les conflits d'intérêt entraînant parfois des procès : Procès au sujet de la dîme* des colzats, œillettes, camomilles, etc. ; plainte en 1661 pour recouvrement des droits de dîme* ; en 1767, procès des habitants contre Saint-

Vaast pour droit de terrage ; procès en 1785 contre le sieur Delamarre pour censives* (126).

L'indication d'un procès daté du 27 septembre 1538 par l'*Inventaire des Archives Ecclésiastiques du Pas-de-Calais* (126) paraît étonnante, car il s'agit d'un litige entre l'Abbaye de Saint-Trond et J. d'Auby, de Provin, au sujet de la dîme*.



1942



2003

C'est ici que s'achève notre tour d'horizon « historique » (c'est-à-dire que l'on a beaucoup abordé les guerres et traités !). Le moment est venu d'aborder les thèmes plus proches de la vie provinoise (avec aussi leur lot de querelles et fâcheries, d'ambitions individuelles ou familiales, de revendications territoriales ou économiques, etc.),

qui ont petit à petit fait de Provin le village que l'on connaît aujourd'hui. Les drames sanglants et impitoyables du siècle dernier seront évoqués par le truchement de témoignages de Provinois.

L'entrée du Palais Saint-Vaast en 1912



52. - ARRAS. - La Porte du Palais de St Vaast (XVIII^e siècle). - Dans l'aile droite de ce Palais (autrefois Abbaye du même nom, fondée en 687) siégeait l'Evêché avant la Séparation

Tous les faits historiques et les anecdotes rapportés ici sont basés sur des écrits anciens (*reproduits en italique*) et les noms des auteurs, éditeurs, de tous les extraits, cartes, plans, cartes postales, photographies présentés sont référencés clairement dans le fascicule 001. Les mots peu courants (ancien français) y sont aussi expliqués dans leur contexte dans le glossaire ; ces mots sont suivis de *.